

Aleksandra Komandera

Controverses autour de la question identitaire des lettres belges (1881-1980)

Romanica Silesiana 7, 78-87

2012

Artykuł został opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach
dozwolonego użytku.

ALEKSANDRA KOMANDERA

Université de Silésie

Controverses autour de la question identitaire des lettres belges (1881—1980)

ABSTRACT: The aim of this paper is to discuss some questions concerning French-Belgian literature between 1881 and 1980. Since 1830, when Belgium became an independent country, controversies about autonomy and dependence of its national writing have involved many authors or theorists, and divided its literary scene. The magazine *La Jeune Belgique* argued with the old generation of writers and fought against the idea of social art and symbolists' innovations and exaggerations in literature. Then, some regionalist authors rejected French domination by focusing on local scenery and characters. They were criticized soon by writers forming a group called *groupe du Lundi*, who claimed the affiliation to French literature. This view was challenged in the 70s and 80s, first, by the notion of *belgitude*, then, in *La Belgique malgré tout*.

KEY WORDS: Controversy, Belgian literature in French, identity, autonomy, dependence.

Depuis 1830, date de la prise de l'indépendance par la Belgique, la question identitaire des lettres belges a été exprimée à travers de multiples opinions formulées soit dans les articles et les manifestes soit dans les textes littéraires eux-mêmes. La période 1881—1980, que nous mettons à l'examen dans cette étude au prisme des controverses littéraires, englobe trois grandes étapes de la réflexion sur le statut des lettres en Belgique : la première renvoie à la revue *La Jeune Belgique* ; la deuxième met au centre la production des écrivains dit « régionalistes » et sa dévaluation par le programme littéraire du groupe du Lundi ; la dernière concerne les années 70 et 80 du XX^e siècle, lorsque le concept de « belgitude » est forgé et Jacques Sojcher publie un ouvrage collectif à titre révélateur — *La Belgique malgré tout*. Le but de cette analyse est de proposer une vision globale des querelles qui ont divisé la scène littéraire belge à l'époque choisie, tout en tenant compte du contexte sociopolitique du pays.

Le premier contact avec la réflexion sur l'identité des lettres en Belgique est une expérience confuse pour le lecteur, parce qu'il est confronté d'emblée

aux difficultés relevant des dénominations variées. Les termes utilisés pour qualifier la production littéraire des auteurs belges sont aussi nombreux qu'indécis : « "lettres/littérature française(s) de Belgique", "lettres/littérature belge(s) de langue française", "littérature(s) francophone(s) de/en Belgique" » (DENIS, B., KLINKENBERG, J.-M., 2005 : 9), ou, encore, « une littérature française faite par des francophones natifs », « une littérature flamande d'écriture française » (MASSART, R., 2006 : 13). L'hésitation entre ces appellations a sa source dans le contexte sociopolitique et culturel dans lequel émerge le jeune état belge et, en particulier, dans son emplacement à la frontière de deux cultures, nordique et latine, et leur influence. Le caractère problématique de la littérature belge est bien exprimé dans la partie initiale — la Présentation — de *l'Histoire de la littérature belge. 1830—2000*, ouvrage rédigé sous la direction de Jean-Pierre Bertrand, Michel Biron, Benoît Denis et Rainier Grutman :

Une histoire de la littérature belge est-elle possible ? Cette question, qui n'aurait pas lieu d'être dans le cas des littératures française, russe ou espagnole, revêt une forme d'inquiétude et d'urgence s'agissant de la littérature belge. Jusqu'à quel point, en effet, le corpus d'œuvres et de discours rassemblé sous cette appellation possède-t-il une cohérence et une autonomie suffisantes pour former un ensemble littéraire à part entière ? Et quand bien même on lui reconnaîtrait une telle cohérence, faudrait-il encore en dresser les limites, historiques, géographiques et démographiques : jusqu'où remonter ? Quel est le territoire couvert par cette littérature ? À quoi correspond la qualité de « belge » attribuée à une œuvre ou à un écrivain ? Enfin, comment écrire l'histoire d'un objet aussi complexe et fuyant ?

BERTRAND, J.-P., BIRON, M., DENIS, B., GRUTMAN, R., dir., 2003 : 7

Néanmoins, comme l'affirment les auteurs de l'ouvrage, ces questions s'appliquent, en vérité, à toutes les littératures, y compris les littératures dites « grandes », et elles peuvent stimuler une réflexion fructueuse. Les auteurs de *l'Histoire de la littérature belge. 1830—2000* répondent à la question initiale par la présentation des moments clés dans l'évolution des lettres belges. Une autre tentative de fournir une réponse à la question provient de Jean-Marie Klinkenberg qui, en 1981, dans son article « La production littéraire en Belgique francophone : esquisse d'une sociologie historique », publié dans la revue *Littérature*, et, ensuite, en 2005, dans l'ouvrage *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*, coécrit avec Benoît Denis, compte trois étapes des lettres belges : « centrifuge », « centripète », et « dialectique » (DENIS, B., KLINKENBERG, J.-M., 2005)¹. La phase centrifuge englobe les années 1830—1920 et correspond à la « littérature belge (de langue française) », la phase centripète — les années 1920—1960/1970 — est

¹ Pour décrire l'identité de la littérature belge, J.-M. Klinkenberg et B. Denis utilisent « le modèle gravitationnel », avec les notions de « forces centripètes » et « forces centrifuges » (DENIS, B., KLINKENBERG, J.-M., 2005 : 36—43).

la période de la « littérature française de Belgique », et la phase dialectique, qui définit la production littéraire en Belgique comme « littérature francophone de Belgique » dure des années 1960/1970 aux temps actuels (DENIS, B., KLINKENBERG, J.-M., 2005 : 65).

Les ouvrages évoqués ci-dessus attestent que la réflexion sur la question identitaire des lettres belges se révèle toujours actuelle et inspirante. Elle peut ressortir également du fait que la production littéraire belge appartient aux littératures de langue française ; Dominique Combe l'explique : « Le problème des identités, envisagés au niveau des communautés, des peuples, des nations, des États-nations, fonde tous les travaux sur les littératures francophones, postcoloniales ou non, au point de devenir un lieu commun » (COMBE, D., 2010 : 154). Cette constatation fait penser immédiatement au problème lié à l'identité de la nation belge, qui ne peut pas être évoquée sans référence à la définition de « nation ». Cette dernière est décrite, par exemple, comme un « groupe humain, généralement assez vaste, qui se caractérise par la conscience de son unité (historique, sociale, culturelle) et la volonté de vivre en commun [...] » (*Le Petit Robert*, 2000 : 1652). La nécessité de l'existence d'une communauté de langue n'est pas mentionnée, ce qui permet de répéter, après Marc Quaghebeur, que « l'identité ne se réduit pas à la langue » (GORCEIX, P., 1997 : 59). Par contre, la langue se révèle d'une importance essentielle pour le concept de l'identité culturelle, qui est l' « ensemble des traits culturels propres à un groupe ethnique qui lui confèrent son individualité, mais aussi le sentiment d'appartenance d'un individu à ce groupe » (BENIAMINO, M., GAUVIN, L., dir., 2005 : 96). Outre l'histoire ou la production artistique, la langue est un des traits inhérents à l'identité culturelle car elle établit les liens entre l'individu et la communauté nationale à laquelle il appartient.

Les avis partagés sur l'importance de l'aspect linguistique dans la construction d'une identité nationale, l'identité littéraire y comprise, marquent également les ouvrages critiques et les textes de fiction de l'époque 1881—1980. Bien qu'il soit possible de distinguer dans les années 1815—1830 quelques textes annonçant la littérature belge, par exemple *Le Gueux de mer* (1927) d'Henri Moke, à la naissance du royaume de Belgique, il n'y a pas de littérature nationale. En 1830, encore avant l'insurrection bruxelloise, la *Revue belge* publie un article intitulé les « Conjectures sur l'avenir littéraire de la Belgique », dans lequel son auteur, Pierre Claes, affirme : « Il n'y a pas de littérature belge ; nous n'avons pas de littérature nationale [...] » (CLAES, P. cité par BERTRAND, J.-P., BIRON, M., DENIS, B., GRUTMAN, R., dir., 2003 : 25). Il y expose les arguments géographique (l'exiguïté du territoire), démographique (le peu de lecteurs²) et linguistique (l'absence de

² Cet avis est partagé par J.-M. Klinkenberg : « Ainsi, si l'on prend l'exemple de la Belgique d'avant 1880, on voit que la difficulté qu'il y a à reconnaître une production indépendante est partiellement liée à l'absence de public » (KLINKENBERG, J.-M., 1999 : 8).

langue propre). Néanmoins, Dominique Combe observe qu'au XIX^e siècle, la Belgique possède « une production assez abondante pour avoir une existence propre et constituer progressivement un champ littéraire autonome avec quelques œuvres majeurs [...] » (COMBE, D., 2010 : 165). Cette opinion reste en opposition à celle formulée en 1985 par Pierre Bourdieu, théoricien de « champ littéraire ». Dans son article, « Existe-t-il une littérature belge ? » (BOURDIEU, P., 1985 : 3—6) l'auteur répond négativement. Toutefois, il est convenu de considérer comme œuvre fondatrice de la littérature belge l'ouvrage de Charles De Coster, *La Légende et les Aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et ailleurs*, paru en 1867. Mêlant la légende et l'histoire, Charles De Coster donne au jeune état belge une épopée nationale qui n'est pas dépourvue de paradoxe : le caractère belge, attribué à Thyl, personnage espiègle flamand luttant contre l'occupation de la « très catholique » Espagne au XVI^e siècle, équivaut au caractère flamand, par conséquent, l'œuvre fondatrice de la littérature belge reste sous le signe de l'inspiration flamande. Cette orientation vers la culture nordique, les littératures allemande et anglaise, est un exemple de manifestation de la « désaffection à l'égard de la France » (GORCEIX, P., 2000 : 9) qui caractérise la génération de la prise d'indépendance. Ainsi, s'élabore le « mythe nordique » (KLINKENBERG, J.-M., 1981 : 35—50) reposant sur le rejet de la culture française au profit de la culture flamande. Une autre singularité surgit : cette nordicité est exprimée pourtant en français — langue des élites belges au XIX^e siècle. Le succès du « mythe nordique » mène Edmond Picard à la formulation du concept d'« âme belge » (PICARD, E., 1897 : 593—599), qui serait une union harmonieuse des cultures germanique et latine. L'accent mis sur la culture flamande, le goût pour le fantastique, un climat brumeux avec des béguinages et beffrois, permet aux auteurs belges d'affirmer leur autonomie. Bref, c'est la « nordicité » flamande qui est, à l'époque, le trait distinctif des lettres belges. Elle est présentée avant tout par les auteurs flamands de langue française, tels Maurice Maeterlinck, Max Elskamp, Émile Verhaeren, Georges Rodenbach.

La lutte pour l'autonomie littéraire continue à travers l'activité de jeunes artistes belges appartenant au mouvement de La Jeune Belgique, dont la devise « Soyons nous » sert à la « promotion d'une expression artistique personnelle, capable de se libérer des tyrannies d'école comme des poncifs académiques » (QUAGHEBEUR, M., 1998 : 46). Le mouvement s'exprime moyennant la revue éponyme. Fondée par Max Waller, *La Jeune Belgique* apparaît en 1881, au moment des débats sur l'identité de la littérature belge³. Sa parution dans les années 1881—1897 amène des conséquences majeures : elle ouvre la voie à de vrais

³ Il est possible de suivre les premières réflexions sur la question identitaire de la littérature belge dans un autre magazine : la revue satirique *Uylenspiegel*, fondée en 1856 par Félicien Rops.

débats théoriques. Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg observent qu'à l'époque de *La Jeune Belgique* « on voit naître le premier discours critique sur les écrivains belges » (DENIS, B., KLINKENBERG, J.-M., 2005 : 128). La revue devient vite la scène principale des polémiques : elle prône l'autonomie dans la création artistique et conteste l'académisme des écrivains de la génération précédente. Dans la fameuse querelle dite de « l'Art social », elle s'exprime contre l'art social proposé par l'hebdomadaire *L'Art moderne*⁴ et s'oppose aux innovations des symbolistes. *La Jeune Belgique* prend le côté opposé à *L'Art moderne* sur le sujet de la stylistique belge qui, à l'époque, se caractérise par l'emploi du vocabulaire rare, archaïque, des néologismes, des régionalismes ou, encore, des cultismes (cf. DENIS, B., KLINKENBERG, J.-M., 2005 : 109). *La Jeune Belgique* opte pour la clarté et la netteté de l'expression et condamne ce style qu'elle qualifie de « macaque flamboyant ». Cette appellation péjorative apparaît sous la plume d'Albert Giraud, en 1892 :

Le *Macaque flamboyant* est fondé sur l'ignorance absolue de la grammaire, de la syntaxe et de la langue, sur le culte du barbarisme, du flandricisme, du wallonisme, du contre-sens, du non-sens et du pataqués. Le nouvel idiome est appelé *Macaque* parce qu'il signifie les défauts des mauvais écrivains français et *Flamboyant* parce qu'il revêt ces défauts d'une manière éblouissante.

GIRAUD, A., 1892 : 354

Il faut souligner, cependant, que l'« écriture baroquisante » (DENIS, B., KLINKENBERG, J.-M., 2005 : 109), devenu la cible des Jeunes Belgique, a été une des expressions de l'insécurité linguistique, qui a poussé les auteurs belges soit vers l'hypercorrectisme, soit vers la compensation (cf. DENIS, B., KLINKENBERG, J.-M., 2005 : 60), dont l'exemple est le « macaque flamboyant ».

Les débats sur l'art social et l'écriture littéraire, présentés ci-dessus, témoignent que, pour les artistes associés au mouvement de la Jeune Belgique, le nationalisme des lettres n'est pas de première importance : « En effet, alors qu'ils inventent et incarnent une littérature autonome, les Jeunes Belgique n'articulent pas leur idéologie sur la question nationale mais sur la théorie de l'Art pour l'Art » (QUAGHEBEUR, M., 1998 : 47). Cet aspect est reconnu aussi par Benoît Denis et Jean-Marie Klinkenberg bien qu'ils observent le rapprochement du problème de l'identité nationale : « Quoique n'étant pas un organe visant explicitement à la constitution d'une littérature nationale, *La Jeune Belgique* permet l'affirmation de l'existence d'une littérature belge relativement autonome [...] » (DENIS, B., KLINKENBERG, J.-M., 2005 : 128). Michel Biron, au contraire, fait du *Manifeste*

⁴ *L'Art moderne. Revue critique des arts et de la littérature* est fondée par Edmond Picard, Victor Arnould et Eugène Robert, la même année que *La Jeune Belgique*. Elle s'assigne comme but non seulement la définition de l'identité belge, mais aussi l'établissement du lien entre l'art et la question sociale.

une lecture opposée et déclare que le régionalisme y constitue le « repoussoir le plus explicite » (BIRON, M., 1994 : 292). En dépit des opinions diverses (cf. KLINKENBERG, J.-M., 1992 : 98—124), il est significatif que la revue marque une étape décisive dans « l'institutionnalisation de la littérature belge » :

[...] elle a identifié les premiers classiques de la littérature belge (De Coster, Lemonnier, etc.), a donné la parole aux jeunes prétendants et a ainsi préparé le succès de la génération symboliste. Sur le plan directement institutionnel, elle a fourni le noyau des premiers membres de l'Académie royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique (créée en 1920). Elle a surtout donné naissance à la première doctrine historiographique littéraire belge [...].

DENIS, B., KLINKENBERG, J.-M., 2005 : 130

Dans les dernières années du XIX^e siècle, outre les collaborateurs à la revue *La Jeune Belgique*, l'idée de l'autonomie des œuvres créées en Belgique, préoccupe aussi certains écrivains qui rompent avec l'hégémonie parisienne (l'influence des poètes parnassiens et symbolistes) en manifestant leur goût pour le local. Ces « régionalistes », qui voient dans leur façon d'écrire une forme de patriotisme, suivent la voie de Georges Eekhoud, auteur de *Kees Doorik* (1883), roman dont l'intrigue se déroule dans la Campine. Ce poète et écrivain naturaliste essaie d'unir l'inspiration réaliste et l'aspiration à créer une littérature nationale. À cette époque, l'étiquette « régionaliste » est polémique au point qu'il reste difficile de fixer une liste d'artistes appartenant à la littérature du terroir. D'un côté, l'inspiration du local est présente dans les premiers textes de Charles De Coster ou Camille Lemonnier. De l'autre, les écrivains comme André Baillon ou Neel Doff peuvent également être comptés parmi les auteurs du terroir, s'ils ne sont pas qualifiés de représentants du roman psychologique ou de la littérature populiste. La veine régionaliste inspire avant tout les auteurs de l'entre-deux-guerres comme, par exemple, Jean Tousseul (*Jean Clairambaux*, 1927—1936 ; *François Stienon*, 1938—1939) ou Marie Gevers (*La Comtesse des digues*, 1931 ; *La Ligne de vie*, 1937 ; *Paix sur les champs*, 1941 ; *La Grande Marée*, 1943). Pourtant, en 1937, la littérature régionaliste est dévaluée dans le *Manifeste* du groupe du Lundi qui promeut une littérature universelle, impossible à créer en se réduisant aux traditions locales. Le groupe du Lundi affirme que la littérature belge n'est qu'une partie de la littérature française. Publié le 1^{er} mars 1937, le *Manifeste* marque un tournant clé dans la réflexion identitaire car il met fin à une « littérature belge de langue française » et ouvre l'étape d'une « littérature française de Belgique ». Vingt et un auteurs signent le texte, parmi eux, Charles Plisnier, Robert Poulet, Marcel Thiry, Michel de Ghelderode et Franz Hellens. Quant au nom du groupe, son origine renvoie à l'habitude de futurs signataires du *Manifeste* qui se réunissaient chaque mois, le premier lundi, autour de Franz Hellens. Dans leur texte, ils posent la question sur l'identité des lettres belges

et affirment que l'idée de la littérature nationale est une « erreur radicale » (cité par BERTRAND, J.-P., BIRON, M., DENIS, B., GRUTMAN, R., dir., 2003 : 380), car l'autonomie se définit avant tout par le facteur linguistique. C'est pourquoi les lundistes s'opposent à « concevoir une histoire des lettres belges en dehors du cadre général des lettres françaises » (cité par BERTRAND, J.-P., BIRON, M., DENIS, B., GRUTMAN, R., dir., 2003 : 381). Selon Michel Brion, le *Manifeste* est « une véritable demande d'annexion à la classe littéraire française » (BRION, M., 1994 : 290). La dernière partie du *Manifeste* est consacrée à la matière de la littérature du terroir et sert à dévaloriser le régionalisme étroit : « [...] le régionalisme au sens étroit est sans contredit l'une des anomalies qui empêchent notre littérature de revêtir l'aspect qui lui convient et de tenir la place qu'elle mérite au sein des lettres françaises » (cité par BERTRAND, J.-P., BIRON, M., DENIS, B., GRUTMAN, R., dir., 2003 : 381). La dévaluation du régionalisme incluse dans le *Manifeste* est une sorte de conclusion aux avis formulés sur ce sujet dans les années 30, avant tout, par le critique Robert Poulet, mais aussi par d'autres futures signataires, dans la « querelle du régionalisme ». Pour Robert Poulet, le régionalisme empêche l'accès au statut de chefs-d'œuvre : « L'exploitation systématique des particularités locales, le goût du pittoresque superficiel, le genre folklore et le pathétique pour chef-lieu de canton m'ont toujours paru caractériser et favoriser cette "petite littérature" qui jouit chez nous d'un si funeste et si scandaleux crédit » (POULET, R., 1936 : 19, cité par BERTRAND, J.-P., BIRON, M., DENIS, B., GRUTMAN, R., dir., 2003 : 385). Ces débats sur le régionalisme, qui l'emportent sur le problème de l'identité des lettres belges, dévoilent une autre querelle : celle sur l'esthétique à suivre.

Le moment où le *Manifeste* est publié ouvre la « phase centripète », pour reprendre le terme de Jean-Marie Klinkenberg. Cette étape a ses origines dans les changements qui s'opèrent à l'intérieur de la Belgique après la guerre 1914—1918. La progression vers la division du pays en deux communautés linguistiques et culturelles et l'unilinguisme des régions flamande et wallonne détruisent les concepts de « mythe nordique » et d'« âme belge » qui unissaient jusque là les Belges. En Flandre, on observe le procès de la flamandisation des instances politiques, sociales, scolaires et culturelles. Dans un tel contexte, la littérature nationale belge est dépourvue d'éléments unitaires et stimule la discussion sur la nouvelle identité des auteurs belges d'expression française⁵.

Les lettres belges connaissent encore une fois le paradoxe : « [...] au moment où l'unitarisme belge perd sa pertinence, toutes les représentations qui lui étaient associées (la nordicité, l'âme belge, etc.) se diffusent avec succès à l'étranger, notamment en France, assurant du coup une permanence artificielle de l'image unitaire et nordique du pays » (DENIS, B., KLINKENBERG, J.-M., 2005 : 147—148).

⁵ Dans son article, Reine Meylaerts donne preuve de « l'ampleur du débat autour de la construction d'une identité culturelle et littéraire » (MEYLAERTS, R., 1999 : 20) qui marque la Belgique de l'entre-deux-guerres.

À cela s'ajoute un autre moment décisif : la création de l'Académie royale de Langue et Littérature françaises de Belgique, en 1920. Née dans cette phase de réorientation vers Paris, cette institution sert à garantir l'autonomie des lettres belges.

Il faut attendre les années 70 et 80 pour que l'idée de l'affiliation des lettres belges à la littérature française soit mise en question. Ceci a lieu lorsqu'apparaît le numéro spécial de la *Revue de l'université de Bruxelles*, dirigé par Jacques Sojcher, sous le titre *La Belgique malgré tout* (1980). C'est un recueil de soixante-neuf textes des auteurs belges qui s'expriment sur le statut des lettres belges et parlent de leur lien avec la Belgique. L'entreprise est surprenante et possède un aspect ludique (un personnage clé de la BD belge est à la première de couverture) mais, en même temps, elle constitue la réponse au *Manifeste* du groupe du Lundi : « Par ses particularismes linguistiques, sa géographie, ses institutions, son système politique ou son imaginaire colonial, la Belgique existe donc bel et bien, qu'on le veuille ou non » (BERTRAND, J.-P., BIRON, M., DENIS, B., GRUTMAN, R., dir., 2003 : 490). Il faut souligner, pourtant, que les textes formant ce numéro sont très hétérogènes et qu'ils témoignent plutôt de la confusion des participants. Cette publication reste aussi en une relation étroite avec le concept de « belgitude », proposé en 1976 par l'écrivain Pierre Mertens et le sociologue Claude Javeau. Dans leur article « Une autre Belgique », publié dans *Les Nouvelles littéraires*, une revue française, ils proposent le terme forgé à l'exemple du terme « négritude » exprimé et utilisé par Léopold Sédar Senghor, Aimé Césaire et Léon Gontran Damas. La définition de la « belgitude », qui se fait par la différenciation : le Belge n'est ni Français, ni Néerlandais, ni Allemand, témoigne que l'appellation réfère toujours au « caractère problématique du rapport à la Belgique [...] » (DENIS, B., KLINKENBERG, J.-M., 2005 : 229), et, dans les années 80, le terme est jugé péjoratif. Néanmoins, la publication de *La Belgique malgré tout* et la réflexion sur la « belgitude » indiquent le temps de l'affirmation identitaire des Belges. Le recueil de textes, réunis par Jacques Sojcher, sort au moment de deux événements politiques et culturels importants : le Royaume de Belgique fête cent cinquante ans de son existence et le pays procède à la fédéralisation. Nous nous retrouvons encore une fois face au paradoxe : l'unitarisme et la décentralisation.

Le parcours des années 1881—1980, qui suit le but d'une ouverture à des analyses futures plus détaillées, permet de saisir les grandes étapes dans l'évolution de la réflexion sur la question identitaire des lettres belges et met en valeur le caractère complexe, souvent aussi paradoxal, du sujet.

Bibliographie

- BENIAMINO, Michel, GAUVIN, Lise, dir., 2005 : *Vocabulaire des études francophones. Les concepts de base*. Limoges, Pulim.
- BERTRAND, Jean-Pierre, BIRON, Michel, DENIS, Benoît, GRUTMAN, Rainier, dir., 2003 : *Histoire de la littérature belge. 1830—2000*. Paris, Librairie Arthème Fayard.
- BIRON, Michel, 1994 : *La Modernité belge. Littérature et société*. Bruxelles—Québec, Labor — Les Presses de l'Université de Montréal.
- BOURDIEU, Pierre, 1985 : « Existe-t-il une littérature belge ? ». In : *Études de Lettres*. Vol. 3. Lausanne.
- COMBE, Dominique, 2010 : *Les Littératures francophones. Questions, débats, polémiques*. Paris, Presses Universitaires de France.
- DENIS, Benoît, KLINKENBERG, Jean-Marie, 2005 : *La Littérature belge. Précis d'histoire sociale*. Bruxelles, Éditions Labor.
- GIRAUD, Albert, 1892 : « Memento ». *La Jeune Belgique*, septembre 1892. Cité par Paul DELSEMME. *Revue littéraire en ligne*. n° 11, le 15 novembre 2004. On-line : <http://www.bon-atirer.com/volume11/pd.html> [page consultée le 11 mars 2012].
- GORCEIX, Paul, 2000 : *Littérature francophone de Belgique et de Suisse*. Paris, Ellipses Édition Marketing S.A.
- KLINKENBERG, Jean-Marie, 1981 : « La production littéraire en Belgique francophone. Esquisse d'une sociologie historique ». *Littérature*, n° 44.
- KLINKENBERG, Jean-Marie, 1992 : « Lecture du *Manifeste du Groupe du Lundi (1937)* ». In : TROUSON, Raymond, SOMVILLE, Léon, dir. : *Lettre de Belgique. En hommage à Robert Frickx*. Köln, Janus, coll. « Kölner schriften zur Romanischen Kultur », Band 18, 98—124.
- KLINKENBERG, Jean-Marie, 1999 : « Introduction. L'analyse institutionnelle de la littérature en Belgique francophone : où en est-on ? ». In : *Textyles*, n° 15 : *L'Institution littéraire*. Bruxelles, Textyles-éditions.
- Le Petit Robert*, 2000 : *Le Petit Robert de la langue française*. Paris, Le Robert.
- MASSART, Robert, 2006 : « D'une littérature belge de langue française à une littérature française de Belgique ». *Français 2000*, n° 201—202 : *Nos lettres s'envolent*.
- MEYLAERTS, Reine, 1999 : « La construction d'une identité littéraire dans la Belgique de l'entre-deux-guerres ». In : *Textyles*, n° 15 : *L'Institution littéraire*. Bruxelles, Textyles-éditions.
- PICARD, Edmond, 1897 : « L'âme belge ». *Revue Encyclopédique*, 24 juillet. In : *La Belgique en toutes lettres. L'Histoire et les hommes*. Textes assemblés par Véronique JAGO-ANTOINE et Hugues ROBAYE sous la direction de Marc QUAGHEBEUR. Bruxelles, Tournesol Conseils SA — Éditions Luc Pire, 2008.
- POULET, Robert, 1936 : « La querelle du régionalisme ». *Revue catholique des idées et des faits*, le 13 mars.
- QUAGHEBEUR, Marc, 1998 : *Balises pour l'histoire des lettres belges*. Bruxelles, Éditions Labor.
- QUAGHEBEUR, Marc, 1997 : « L'identité ne se réduit pas à la langue ». In : GORCEIX, Paul : *L'Identité culturelle de la Belgique et de la Suisse francophones*. Paris, Honoré Champion Éditeur.

Note bio-bibliographique

Aleksandra Komandera, maître de conférences à l'Institut des Langues Romanes et de Traduction de l'Université de Silésie (Katowice, Pologne). En 2008, elle a soutenu sa thèse de doctorat en système de «cotutelle» (avec l'Université de Valenciennes et du Hainaut-Cambrésis), consacrée au conte insolite français du XX^e siècle (questions abordées : le surnaturel, le fantastique, le merveilleux, le jeu littéraire, la lecture). Elle est auteur de plusieurs articles sur le récit bref français. Actuellement, elle travaille sur la littérature francophone de Belgique. D'autres champs de recherches sont : les genres narratifs, l'intertextualité, la paralittérature.